

ETC



Sylvie Drapeau
Trace d'étoile

Jacques Bélanger

Numéro 26, mai-août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bélanger, J. (1994). Sylvie Drapeau : *Trace d'étoile*. *ETC*, (26), 52–55.

SYLVIE DRAPEAU TRACE D'ÉTOILE

Je ne savais pas vers quoi me diriger, comme bien du monde à vingt ans, j'étais un peu flottante... puis, il y a eu cette annonce, un midi à la cafétéria de l'Université de Montréal. C'était écrit : École Nationale de Théâtre, audition... Je sais pas pourquoi mais j'ai accroché là-dessus, j'ai tout misé sur cette petite annonce... Maintenant, je sais que ce n'était pas un hasard.

Sylvie Drapeau

Jacques Bélanger. : *Tu répètes la pièce Traces d'étoiles* en anglais, en ce moment, peux-tu nous en parler ? Est-ce que ça change quelque chose de jouer en anglais après l'avoir déjà joué en français ?*

Sylvie Drapeau : Je pense que ça épure notre travail. Là, je suis en répétition, je ne saurais pas dire... j'ai hâte de voir la réaction du public. C'est une pièce de Cindy Lou Johnson, une New-Yorkaise. L'histoire commence dans une petite cabane, en Alaska. Il y a un homme, Henry Harry, qui est couché sur un lit et une femme qui arrive en robe de mariée. Ça fait deux semaines qu'elle conduit, parce qu'elle s'est esquivée de son mariage, en Arizona. On apprend au fil de l'histoire que ce n'est pas tant le mariage qu'elle a fui mais son père. Henry Harry, lui, a fui la vie et s'est isolé après la mort de son enfant.

J.B. : *La cabane en Alaska, c'est le plus loin où on peut aller avant de se perdre complètement.*

S.D. : Oui, c'est la dernière limite avant de craquer. C'est la rencontre de deux êtres qui sont à bout et de leurs chances de s'en sortir. C'est beau et très tendre, c'est un spectacle avec beaucoup d'espoir. On l'a déjà monté deux fois à New York, devant l'auteure. Elle a aimé la façon dont on l'a monté, elle a été surprise.

« On a la gueule qu'on a »

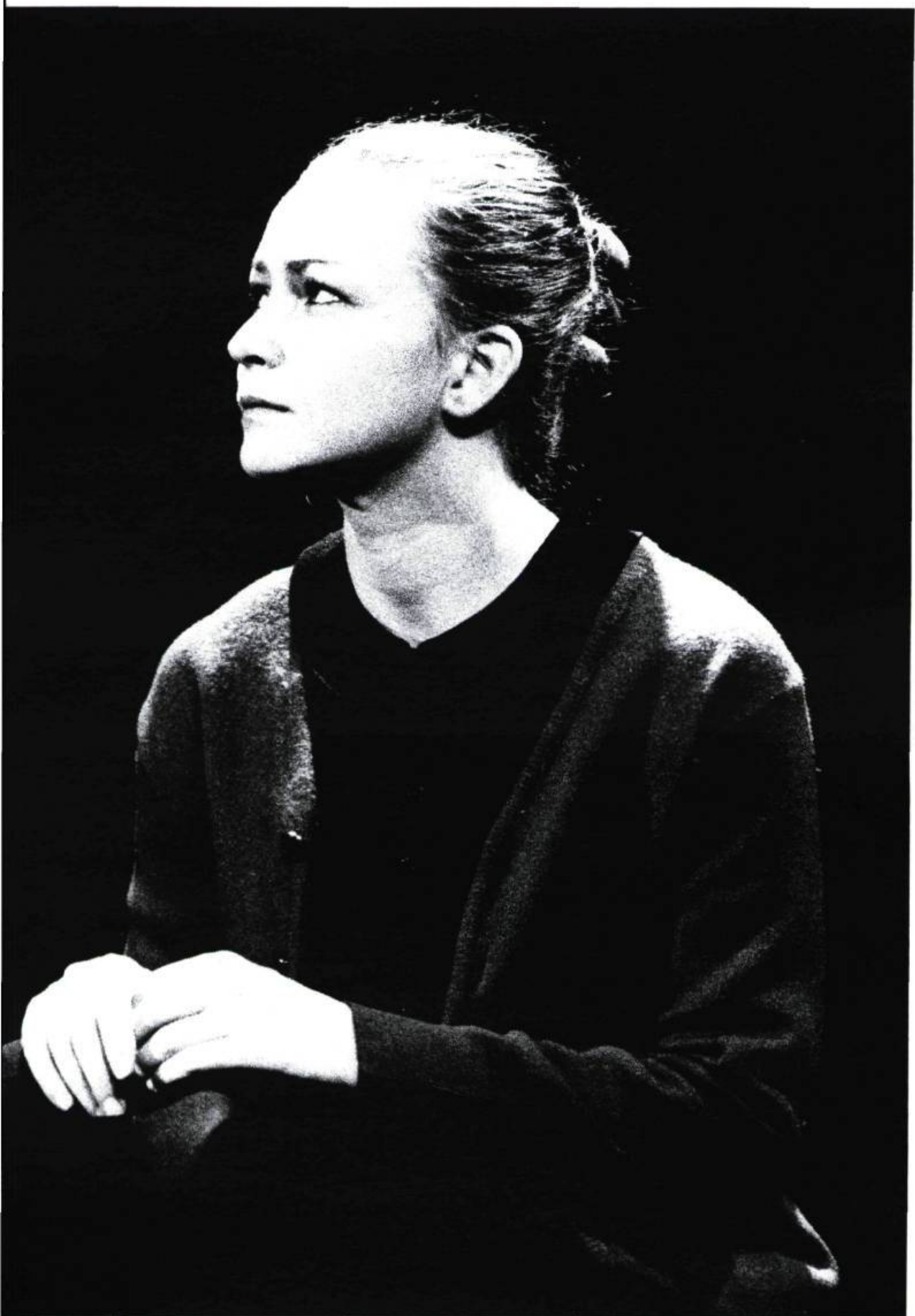
J.B. : *Qu'est-ce qui te fait choisir un rôle plutôt qu'un autre ?*

S.D. : Il faut que ça me touche, il faut que j'ai envie de dire les mots. Je crois que je vais être plus intéressante si ça m'a touchée, si je considère que c'est quelque chose d'important à dire. J'accorde une grande importance aux mots, aux gestes aussi mais je pense que le geste découle du mot, du propos en tout cas. J'aime moins un théâtre qui va d'abord partir du geste, pour moi ça doit partir d'un verbe, d'un mot... d'une émotion.

J.B. : *As-tu une façon particulière de t'inspirer quand tu travailles un personnage, fais-tu de la recherche ? Essayes-*

tu de rencontrer des gens qui ont vécu les mêmes choses que ton personnage ?

S.D. : Le travail préparatoire change selon les personnages que j'ai à jouer. Il y a des personnages qui me



Sylvie Drapeau dans *Elvire Jouvet 40*. Théâtre de Quai'Sous, Montréal.

demandent beaucoup de recherche historique. Pour d'autres, j'aurai besoin de lire davantage l'auteur, pour mieux connaître sa pensée. Certains vont appeler quelque chose de plus physique. Je me souviens pour *Elvire Jouvet*

40, j'avais commencé à faire du Tai-chi; ça peut sembler étrange mais le personnage exigeait cette concentration. Je ne crois pas beaucoup au « casting », surtout pas au théâtre, au cinéma peut-être parce qu'on a la gueule qu'on a, mais

au théâtre, les possibilités sont infinies. Je suis toujours surprise de me voir dans le costume quand je vais en essayage. Tu te dis: « ah! c'est encore moi, c'est décevant », parce qu'à force de travailler le personnage, tu oublies que c'est toi. Ce ne sont pas les costumes qui sont décevants, c'est toi dans le costume, parce que la concentration amène une espèce d'impression et tu es surprise de te ressembler encore quand tu te vois dans le costume.

« Mythe de pureté »

J.B. : *Pourquoi ne te voit-on pas plus souvent au cinéma ?*

S.D. : Oh !, je ne le sais pas, je ne saurais pas dire... Je ne peux pas répondre à ça... Il ne se fait pas tant de cinéma... J'ai joué dans *Le sexe des étoiles* de Paule Baillargeon.

J.B. : *Comment compares-tu le jeu devant la caméra au jeu théâtral ?*

S.D. : Le cinéma me fascine, il y a des choses possibles au cinéma, le gros plan par exemple, qu'on ne peut évidemment pas faire au théâtre. On peut être très subtil au théâtre, mais il n'est pas du tout question du même rapport au public. Je ne peux pas tellement en parler parce que j'ai peu d'expérience en cinéma, mais le peu que j'ai fait m'a beaucoup séduite. Mes amis me disaient: "Ah ! arrête donc de désirer faire du cinéma, t'es trop « tripeuse », tu n'aime-ras pas ça, c'est trop technique». Mais au contraire, j'étais fascinée par la technique. Au théâtre, on répète énormément. J'aime répéter longtemps une même réplique, c'est ça qu'ils voulaient dire par « tripeuse ». Le cinéma est plus spontané, il est plus près de l'instant présent mais j'ai quand même adoré en faire, être présente dans le personnage avec les contraintes techniques: « faut pas que tu bouges », « faut que tu entres dans cet espace-là », ça me fascinait, c'était comme un défi.

J.B. : *Et la télévision ?*

S.D. : Tout le monde sait qu'on a de la difficulté à gagner notre vie au théâtre. Ça fait sept ans que je fais presque exclusivement du théâtre, c'est certain qu'à long terme ça devient un peu ingrat de ne pas être mieux payée. C'est un peu fatigant de travailler fort et d'être toujours financièrement mal à l'aise. En même temps, je sais que la place que j'ai est magnifique.

J.B. : *Tu dois faire un certain nombre de productions par année ?*

S.D. : Oui, c'est ça, il faut que j'en fasse énormément. La publicité, les téléromans, ça n'est pas arrivé, pas parce que je ne veux pas... Je suis très maladroite en audition, je suis assez gênée, alors on ne m'appelle pas... Je ne sais pas ce qu'ils pensent... Il y a tout un mythe de pureté

autour du théâtre, j'imagine qu'il y a un peu de ça, parce qu'ils pensent que je suis au-dessus de ça, mais ce n'est pas vrai du tout.

J.B. : *Lis-tu la critique, peut-elle t'influencer ?*

S.D. : Je lis toujours les critiques mais je ne me laisse pas influencer. Si c'est positif, c'est encourageant, si c'est négatif, ça fait mal. Je ne crois pas qu'on doive changer d'attitude après la critique, parce que dans le travail de répétition avec le metteur en scène, on a établi des choses et il faut être fidèle au spectacle qu'on a conçu. Il faut être fidèle à soi, aux comédiens et aux concepteurs. Après tout, la critique ça reste juste une opinion. Elle est importante, parce qu'elle est le lien entre l'art et le public, mais elle n'est qu'une opinion. On peut être d'accord avec une critique négative, on peut dire: « ah, c'est vrai, tel bout, on n'a pas atteint, je ne sais pas quoi... », mais je ne crois pas qu'on doive changer quoi que ce soit en cours de route, si on est tous sur la même longueur d'onde.

J.B. : *Vois-tu une différence entre le théâtre institutionnalisé, de répertoire et le théâtre de création ?*

S.D. : Pour moi c'est la même chose, la source est différente mais en tant qu'actrice, c'est la même chose. Ce n'est pas plus exigeant de faire du théâtre de création, les exigences sont différentes, c'est tout. Je n'aime pas trop cette distinction entre le théâtre institutionnalisé et celui de création. Il se fait beaucoup de création dans le théâtre de répertoire. Il y a le théâtre avant tout, c'est un moment dans la nuit, une lumière dans la nuit, cela restera toujours.

J.B. : *On voit souvent des pointes d'humour dans la tragédie. Penses-tu que c'est plus difficile maintenant de jouer la tragédie ?*

S.D. : Ça me fait penser aux *Bas fonds* de Gorki, au TNM. Il y a beaucoup d'humour mais c'est une tragédie, la tragédie humaine. J'ai trouvé ça merveilleux. Je pense que s'il n'y avait pas d'humour dans cette pièce, ça demeurerait plaqué, en dehors de nous, cela ne nous toucherait pas. Mais avec cet humour-là, on s'identifie aux personnages, c'est un peu nous, alors on entre mieux dans la pièce.

J.B. : *C'est une façon de moins se prendre au sérieux ?*

S.D. : Non, c'est une façon de l'aborder et d'en parler. Je ne pense pas que ça atteindrait autant les gens s'il n'y avait pas d'humour.

Porte-drapeau

J.B. : *Aimerais-tu faire de la mise en scène ?*

S.D. : Je ne pense pas, je suis bien là où je suis. Je ne me suis jamais sentie un pantin. J'ai toujours pensé que le



Sylvie Drapeau dans *La Locandiera* de Goldoni. T.N.M., Montréal.

métier de comédienne est un métier créateur, alors la mise en scène, pour le moment, ne m'apporterait rien de plus. Je me suis toujours exprimée par les choix que je faisais.

J.B. : *Y a-t-il une discipline artistique qui t'inspire plus qu'une autre et qui peut te servir pour interpréter un personnage ?*

S.D. : J'aime beaucoup les arts visuels, j'aime aussi la littérature. L'art m'inspire mais pas dans un sens précis. Je ne vais jamais dire : « Ah, là j'aimerais que ce soit comme une photo de Geneviève Cadieux ». Par contre, quand je vois une exposition, je ressens des choses en regardant. Je sors de là inspirée artistiquement mais je ne m'en servirais jamais dans le détail, parce que ce serait une distraction pour mon personnage.

J.B. : *Vois-tu des expositions ?*

S.D. : Oui, celle de Geneviève Cadieux au Musée d'art contemporain m'a bouleversée. Beaucoup d'émotion se dégageait de ses immenses photographies... tous ces visages, c'était émouvant. J'y suis retournée quelques fois et à chacune, je découvrais de nouvelles choses. J'ai beaucoup aimé... Malheureusement, je n'en vois pas autant que je voudrais...

J.B. : *Actuellement, on entend beaucoup parler de grandes expositions, Doisneau et Lukacs au Musée d'art contemporain, les sculptures de Hanson au Musée des beaux-arts de Montréal... Est-ce que ces expositions sont mieux réussies ou est-ce là, d'après toi, le signe d'un intérêt renouvelé envers la culture ?*

S.D. : Peut-être qu'il y a un effort vers un retour à la culture, vers des choses plus vivantes. Aller voir une exposition, ou une pièce de théâtre, c'est le contraire de la télévision, c'est une démarche. Je trouve tellement enrichissant de rencontrer l'univers de quelqu'un d'autre. Nous vivons dans une société de plus en plus individualiste,

alors cette rencontre de l'art est moins évidente. Est-ce archaïque de vouloir rencontrer l'univers des autres ? Je ne le sais pas...

J.B. : *Les jeunes passent de plus en plus de temps devant la télévision, avec les clips, les jeux vidéos et les clubs vidéos. Le théâtre serait-il en perte de vitesse ? On aura même l'autoroute électronique bientôt, pour payer ses comptes et commander sa bouffe.*

S.D. : Oh oui ! On pourra passer sa vie à la maison si on le veut...(rires). Je ne sais pas quoi dire... c'est troublant. Le théâtre demande plus d'efforts, à cause des mots... On dit que les gens ne lisent plus. Je pense que le théâtre est très comparable à la littérature, il y a un effort à faire, pour entrer dans un livre ou une pièce de théâtre, alors que le cinéma et la télévision se consomment plus facilement. J'aime l'expérience du théâtre. J'ai toujours un frisson juste avant le spectacle, quand la lumière baisse; cet instant-là c'est une lumière qui s'allume sur un univers, sur une histoire qui va nous être racontée, ça me fait un effet terrible. Pour moi, toute la vie est là, toute ma vie est là, c'est magique. Je vois bien cette réalité des salles qui se vident mais le théâtre restera toujours magique pour moi, alors je ferai tout faire pour transmettre le plaisir du théâtre.

PROPOS RECUEILLIS PAR JACQUES BÉLANGER

NOTE

* *Traces d'étoiles* de Cindy Lou Johnson, fut présentée en anglais et en français, en mars, au Centre Saïdye Bronfman et au Quat'Sous, dans une mise en scène de Pierre Bernard; en avril dernier, au TNM, *En pièces détachées* de Michel Tremblay fut jouée, dans une mise en scène de René Richard Cyr. Et, tout l'été, au TNM, le prochain spectacle avec Sylvie Drapeau sera *La Locandiera* de Goldoni, en reprise, dans une mise en scène de Martine Beaulne.